

De quelques livres « référendaires » pour scruter le oui et le non

Hargne ou regret, recul ou microscope, au choix

Laurent Laplante

Number 51, March–April–May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21570ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (1993). De quelques livres « référendaires » pour scruter le oui et le non : hargne ou regret, recul ou microscope, au choix. *Nuit blanche*, (51), 28–30.

De quelques livres « référendaires » pour scruter le oui et le non



Hargne ou regret, recul ou microscope, au choix

La récolte référendaire fut abondante; les cuvées inégalement délectables. L'abondance provient de ce que chercheurs et éditeurs ont multiplié les titres en cette période névralgique; les disparités viennent de ce que la course contre la montre a suscité des improvisations, quelques éruptions volcaniques et plusieurs belles maturations.

Côté grinçant, un auteur, d'emblée, s'impose: Mordecai Richler¹. Conformément à l'affirmation de Daniel Pennac, qui accorde au lecteur le droit de lire où et quand il veut, mieux vaut suggérer ici une mise en scène: bon fauteuil, musique apaisante, début de fin de semaine, etc. Le contact avec Mordecai Richler hypothèque rapidement la sérénité initiale... Car Mordecai Richler ne fait pas dans la dentelle. S'il mord, il part avec un morceau de viande. S'il ridiculise, il laisse sa victime le pantalon à terre. Il monte au combat non avec l'esprit du baron de Coubertin, mais avec le vitriol du caricaturiste minutieusement méchant. Non dilué. Cela ne ferait d'ailleurs pas sursauter si Mordecai Richler visait moins souvent le francophone québécois et ses idoles. Quand Mordecai Richler se paie une tranche de la GRC ou de Libman ou vilipende l'impensable Bourassa, on rigole dans les estrades. Mais quand Mordecai Richler s'interroge sur la «réputation d'intégrité» de René Lévesque, les rires tournent au jaune. Mordecai Richler n'aura rien ajouté au débat référendaire: il aura confirmé chacun dans ses convictions. Il mérite pourtant plus qu'une citation épisodique, car il voit ce qu'un public francophone ne voit pas. Et il dit de la société québécoise ce que diraient Michel Tremblay, Yvon Deschamps ou Pierre Foglia s'ils choisissaient les mêmes cibles.

Autocritique

Avec Charles Gagnon², on reste, n'en déplaise aux deux intéressés, dans la même morosité. Avec, pourtant, une énorme différence: alors que Mordecai Richler ne ressent rien des coups qu'il porte au Québec, Charles Gagnon se blesse lui-même en agressant le Québécois. Quand il multiplie les charges contre le snobisme radio-canadien, l'impuissance des médias à offrir autre chose qu'une pellicule d'information, l'inexistence de la moindre mémoire collective, il prononce du même coup, avec plus de douleur que de hargne, un verdict abrupt sur ceux, dont il fait partie, qui ont tenté de secouer le pom-
mier.

Le grand mérite du livre de Charles Gagnon consistera, non à pister les belligérants d'aujourd'hui, mais à rappeler d'où le débat a originé et, au cas où on ne le saurait plus, à quoi il devait aboutir. Les chroniques qui s'y regroupent portent, en effet, non sur le référendum lui-même, mais sur la décennie qui vient y mourir: «Dix ans de morosité collective, dix ans de servilité à l'égard du *statu quo*, dix ans de faux-fuyants à la 'il ne fait toujours pas beau quelque part' de triste mémoire [...], dix ans de pitreries à la Normand Brathwaite et d'imitations d'imitateurs à la Patrice L'Écuyer, cela devrait suffire comme tribut du Québec à la médiocrité...» Bilan cruel, douloureux. Et souvent juste.

Absent, le monde ouvrier

Avec *Les syndicats face au pouvoir*³, on quitte la zone disons émotive pour prendre du recul. Dans le cas de Roch et Serge Denis, le terme prend d'ailleurs toute sa valeur: non seulement on survole une trentaine d'années de vie syndicale, mais encore on mesure du regard, ce qui se produit trop rarement, les relations entre le syndicalisme québécois et celui qui agit à l'échelle canadienne. Au lieu de ne présenter que les interlocuteurs familiers — syndicalisme québécois et partis politiques d'ici —, la scène s'enrichit d'acteurs supplémentaires: le Canada anglais, le syndicalisme pancanadien, les partis politiques fédéraux. Du coup, la simple quadrature du cercle devient magma.

Le survol proposé commence de façon assez classique et, disons-le, sans grand relief: ceux qui connaissent déjà le syndicalisme québécois ne s'y enrichiront guère; ceux qui n'y connaissent goutte n'en auront appris que certaines de ses caractéristiques. En revanche, la suite en éclairera plusieurs: oui, le NPD fédéral a eu ses heures d'audace constitutionnelle; non, il n'a jamais renoncé à une conception du fédéralisme peu compatible avec les demandes du Québec. Dommage. Le Québécois aura droit, en sus, à une excellente analyse des relations équivoques et mouvantes entre le Parti québécois et le monde syndical.

On comprendra mieux la différence entre la FTQ et les autres centrales à cet égard. Surtout, on verra, grâce à cette analyse, quel problème confronte le syndicalisme québécois: le mouvement ouvrier n'a plus de «relais politique» au Québec. Ainsi, sans traiter de front du référendum de 1992, Roch et Serge Denis expliquent peut-être pourquoi la (mince) victoire du NON a si peu englobé le monde ouvrier.

Les voies Trudeau et Bourassa, et l'autre voie

Restons à ce niveau pour jeter, avec Guy Laforest⁴ et Anne Légaré⁵, deux coups d'œil un peu rétrospectifs et, avec Christian Dufour⁶, un regard vers l'avenir.

Que les dérapages successifs de Meech et de Charlottetown doivent quelque chose à Pierre Trudeau, nul ne le conteste. Guy Laforest demeure pourtant l'un des plus efficaces à dire pourquoi le moindre mot de ce diable d'homme trouve autant d'écho au Canada anglais. Guy Laforest, du même souffle, montre à quel point le «Canada selon Trudeau» contredit celui dont rêvent depuis des décennies les plus prestigieux tenants québécois du fédéralisme, de Laurendeau à Ryan, de Léon Dion à Solange Chaput-Rolland. Le dualisme est mort.

Le génie de Trudeau aura consisté, note Guy Laforest, à offrir au Canada anglais et surtout au pouvoir central les mécanismes intégrateurs que Durham n'a pas su inventer. Au premier chef, la charte des droits. Pierre d'angle de la stratégie assimilatrice, elle donne un unique point d'ancrage à quiconque entre au Canada. Habile. Mieux encore, la Constitution contraint quiconque désire faire valoir ses droits à accepter sa philosophie. Et qui n'a pas de revendications? Du coup, le pouvoir judiciaire devient un puissant (et irréprochable) facteur d'intégration et les droits collectifs sont mis sur la touche. Ce n'est là qu'une des stratégies décodées par Guy Laforest avec lucidité et sérénité.

Anne Légaré, elle, passe par l'Europe pour contester un pan entier

de la mythologie de Robert Bourassa: elle va demander à ceux qui construisent l'Europe moderne s'il est vrai qu'elle sonne le glas de la souveraineté. Réponses nuancées, mais convergentes: non, non, non.

Par-delà les observations spécialisées, certaines constantes émergent, en effet, avec clarté. Ainsi, les seuls fédéralismes durables et raisonnablement harmonieux tablent sur une grande homogénéité; ils ne surmontent à peu près jamais d'importants clivages culturels ou linguistiques. Ainsi, l'économie est faite pour s'adapter à la réalité politique, non l'inverse. Ainsi, comme le souligne admirablement l'un des interlocuteurs d'Anne Légaré, «le nationalisme est une référence mélancolique quand il se voit privé d'avenir», non dans les autres cas. Ainsi, toutes les associations sont pensables à condition que chacun soit d'abord souverain. Avis à M. Bourassa.

Bien sûr, on accusera Anne Légaré d'avoir *choisi* ses témoins. Il n'en demeure pas moins qu'ils ont clairement rendu témoignage.

Christian Dufour, lui, regarde en avant: comment exorciser l'indéniable et constante «peur de la rupture»? De sa réponse, structurée et pénétrante, je retiens deux axes: d'une part, cette rupture, à maints égards, est déjà consommée; d'autre part, achevons-la en douceur.

Consumée, la rupture l'est parce que, déclare Christian Dufour, le Canada se veut désormais sans le Qué-

bec, tout comme le Québec se veut sans le Canada. La rupture se complèterait dans le calme, ajoute Christian Dufour, si l'Assemblée nationale renouvelait paisiblement son rejet de la constitution de 1982, ce qui n'a rien de neuf, et si elle en profitait pour se déclarer souveraine par rapport à ce qu'on lui a imposé depuis lors. Le Canada anglais ne peut y voir la fin du lien fédéral, mais le Québec acquiert et exploite ainsi la possibilité de légiférer librement. Peu à peu, la rupture, bien que tranquille, se réalise. Ingénieux et attrayant. (J'ajoute que les autochtones en sont déjà là!).

En évitant les parcours embrouillés

Mentionnons enfin, parmi les recours au microscope auxquels le référendum a donné lieu, le collectif qui regroupe une vingtaine de plaidoyers contre les offres fédérales⁷. On connaît ce genre littéraire (?) qui juxtapose, dans l'espoir de «faire vite, convaincant et complet», des textes rédigés par une ribambelle d'auteurs et qui accouche le plus souvent d'une macédoine inodore et sans saveur.

On trouvera malheureusement ici l'assez triste confirmation de cette loi de la moyenne: le collectif en question est, dans l'ensemble et malgré que plusieurs des auteurs sachent se montrer éclairants quand ils rédigent de façon *souveraine*, répétitif, souvent mal écrit, sans unité ni dans le ton ni dans

la pensée. Il aboutit de ce fait à un résultat que les auteurs trouveront sans doute malheureux: il pousse si loin les observations de détail qu'il achève de détourner le lecteur moyen d'un débat auquel il faudrait pourtant l'intéresser.

Décidément, ni l'humeur ni le microscope n'ont produit cette fois des textes comparables à ceux qu'ont inspirés le recul et la recherche. ■

par Laurent Laplante

1. *Oh Canada! Oh Québec!, Requiem pour un pays divisé*, par Mordecai Richler, trad. de l'anglais par Daniel Poliquin, «Le vif du sujet», Balzac, 1992, 310 p.: 19,95 \$.
2. *Ne dites pas à mon père que je suis québécois il me croit canadien dans un Québec libre*, par Charles Gagnon, «Le vif du sujet», Balzac, 1992, 142 p.: 22 \$.
3. *Les syndicats face au pouvoir, Syndicalisme et politique au Québec de 1960 à 1992*, par Roch Denis et Serge Denis, «Essais et recherches», Vermillon, 1992, 196 p.: 15 \$.
4. *Trudeau et la fin d'un rêve canadien*, par Guy Laforest, Septentrion, 1992, 265 p.: 23 \$.
5. *La souveraineté est-elle dépassée?, Entretiens avec des parlementaires et intellectuels français autour de l'Europe actuelle*, par Anne Légaré, Boréal, 1992, 164 p.: 22 \$.
6. *La rupture tranquille*, par Christian Dufour, Boréal, 1992, 170 p.: 18,95 \$.
7. *Référendum, 26 octobre 1992, Les objections de 20 spécialistes aux offres fédérales*. Collectif, Saint-Martin, 1992, 225 p.: 19,95 \$.



HOMMAGE À MARCEL RIOUX

En hommage à Marcel Rioux, ce livre réunit des articles touchant à la théorie critique de cet éminent sociologue, de même qu'aux principaux sujets marquant ses engagements politiques. Signés par des spécialistes de la sociologie, des littéraires et des artistes, les contributions à ce recueil font écho à la réflexion de Marcel Rioux sur la culture, les arts, la jeunesse et l'autogestion. 22,95 \$ 230 p.

ÉDITIONS
SAINT-MARTIN

4316, boul. Saint-Laurent, bureau 300
Montréal H2W 1Z3 (514) 845-1695